Ami du Clergé du 18 septembre 1952

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. — La Patronne des Missions, 309.
Conférences sur la Vie chrétienne. — XIII. La vie chrétienne d'après les Evangiles synoptiques, 310.
Pour la rentrée des catéchismes. — L'Œuvre ; les aides nécessaires, 315.
Retraite évangélique à des Jeunes Filles. — XII. L'entrée de Jésus à Jérusalem, 316.

SAINTE THERESE DE L'ENFANT-JESUS

Patronne des Missions

S'il est un titre de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus qu'il nous faut exalter en sa fête de cette année 1952, c'est celui de Patronne des Missions. C'est, en effet, le 25e anniversaire de cette proclamation par Pie XI. A cette occasion S. S. Pie XII a bien voulu accorder à Lisieux un jubilé thérésien. Et comme il l'a fait écrire à la Mère Prière du Carmel de Lisieux, le Pape espère et souhaite que le « 25e anniversaire de son patronage sera l'occasion, non seulement d'une Exposition Missionnaire à l'ombre du cloître, où repose glorieusement sa sainte dépouille, mais aussi de conférences, de prédications, de cérémonies religieuses, illustrant les hautes raisons, qui l'ont fait déclarer par l'Eglise, avec S. François Xavier, Souveraine Protectrice des Missions. »

Selon ces désirs du Pape, voyons donc aujourd'hui pour sa gloire et pour notre instruction, comment cette jeune cloîtrée, morte à 24 ans, a merveilleusement servi la cause missionnaire, au point d'être, selon son propre vœu, « apôtre des apôtres » *par ses désirs ardents* et par *son activité apostolique.*

I. — *Par ses désirs ardents*

Reconnaissons d'abord l'âme missionnaire de cette jeune moniale confinée dans son cloître.

Elle se manifeste *dès* sa prime jeunesse, comme sa vocation religieuse. Par là, déjà, elle est bien la fille spirituelle de la grande sainte Thérèse d'Avila qui, tout enfant, brûlait d'aller convertir les Maures. Elle nous en a laissé elle-même le souvenir dans son *Histoire d'une âme.* Elle venait d'assister à la messe du dimanche. En fermant son missel, une image de Jésus en croix qui débordait des tranches de son paroissien et qu'elle avait vue pourtant bien souvent déjà, la remua profondément. Les mains ensanglantées de son Sauveur semblaient lui faire signe :

« Mon cœur, écrit-elle, se fendit de douleur à la vue de ce sang précieux qui tombait à terre sans que personne s'empressât de le recueillir ; et je me résolus de me tenir continuellement en esprit au pied de la croix, pour recevoir la divine rosée du salut et la répandre ensuite sur les âmes. Depuis ce jour, le cri de Jésus mourant : J'ai soif, retentissait à chaque instant dans mon cœur, pour y allumer une ardeur inconnue et très vive. Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé. Je me sentais dévorée moi-même de la soif des âmes et je voulais à tout prix les arracher aux flammes éternelles. »

Après son entrée au Carmel, ce désir ne fit que s'aviver. Elle avait reçu, comme un signe sensible, que son désir et sa prière de salut plaisaient agréablement à Dieu : la conversion du criminel Pranzini :

« Ah ! depuis cette grâce unique, mon désir de sauver les âmes grandit chaque jour, et il me semblait entendre Jésus me dire tout bas, comme à la Samaritaine : donne-moi à boire. C'était un véritable échange d'amour : aux âmes je versais le sang de Jésus ; à Jésus, j'offrais ces âmes rafraîchies par la rosée du Calvaire ; ainsi je pensais le désaltérer ; mais plus je lui donnais à boire, plus la soif de ma pauvre petite âme augmentait et je recevais cette soif ardente comme la plus délicieuse récompense. »

Et elle pensait surtout aux âmes qui n'ont pas encore reçu le message de l'Evangile. De là, son admiration et sa dévotion au jeune et héroïque missionnaire poitevin des Missions Etrangères : Théophane Vénard. Ce martyr ne serait pourtant béatifié qu'après la mort de notre Sainte par Pie X, en 1909.

Aussi bien il y a des accents qui ne trompent pas. Quelle flamme dans cette page brûlante qu'un héros de la grande guerre 1914-1918 a voulu insérer dans ses *Paroles d'un Revenant,* pour la garder, selon son expression, « comme le tison héroïque qui mettrait le feu à sa vie. »

« Etre votre épouse, ô Jésus, être Carmélite, être, par mon union avec vous, la mère des âmes, tout cela devrait me suffire. Cependant je sens en moi d'autres vocations : je me sens la vocation de guerrier, de prêtre, d'apôtre, de docteur, de martyr... Je voudrais accomplir toutes les œuvres les plus héroïques, je me sens le courage d'un croisé, je voudrais mourir sur un champ de bataille pour la défense de l'Eglise. Je voudrais éclairer les âmes comme les prophètes. Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre nom et planter sur le sol infidèle la croix glorieuse, ô mon Bien-Aimé. Mais une seule mission ne me suffirait pas : je voudrais en même temps annoncer l'Evangile dans toutes les parties du monde et jusque dans les îles les plus reculées. Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles. »

II. — *Par son activité apostolique*

Certes, ambitions saintes, magnifiques, dira-t-on, mais condamnées par la force des choses, par sa vocation de cloîtrée, à demeurer inefficaces.

Non pas, car dans l'activité du missionnaire n'entre pas seulement la prédication, mais aussi tout ce qui donne à cette prédication force divine pour toucher, éclairer, convertir. Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus ne né-

gligera pas ces moyens qui lui sont offerts de travailler au salut des âmes. Ni le désir de ses parents qu'un de ses petits frères devînt missionnaire ni le sien de partir pour le Carmel d'Hanoï n'ont été exaucés. Il lui reste d'être l'aide de ces missionnaires par ses lettres, par ses sacrifices, par ses prières.

Nous connaissons maintenant quelques-unes de ses lettres à ceux qu'elle appelait ses frères spirituels, comme le P. Roulland des M. E. de Paris. Comme on la sent bien, à les lire, la sœur de leur âme. Et quel réconfort pour ces pionniers perdus dans leurs immenses solitudes que cette assurance d'une pareille sollicitude et d'une pareille intercession pour leur apostolat.

Mais plus que par ses lettres, c'est par ses sacrifices, sacrifices de chaque jour, qu'elle volait au secours de ces missionnaires, ses frères. Comme elle l'écrivait en effet à l'un d'eux : c'est bien plus par la souffrance et la persécution que par de brillantes prédications, que Jésus-Christ veut affermir son règne dans les âmes. Et les sacrifices ne manquaient pas à la chère sainte.

Qui ne connaît, par exemple, ce beau trait de sa dernière maladie. Sur le conseil de la sœur infirmière, elle fait son quart d'heure de promenade dans le petit jardin de la clôture. Comme elle marche avec peine, une sœur lui fait cette réflexion :

— Vous feriez mieux de vous reposer ; votre promenade ne doit pas vous être profitable dans de pareilles conditions ; vous vous fatiguez, voilà tout !

— C'est vrai, répondit cette enfant d'obéissance. Mais savez-vous ce qui me donne des forces ?... Eh bien ! je marche pour un missionnaire. Je pense que là-bas, bien loin, l'un d'eux est peut-être épuisé dans ses courses apostoliques et pour diminuer ses fatigues j'offre les miennes au Bon Dieu.

Et il n'y avait pas que ces sacrifices intermittents de souffrance plus aigüe. Il y eut le sacrifice perpétuel qu'imposèrent à ses rêves missionnaires sa santé et l'obéissance. Pour une âme comme la sienne, dont nous savons les ambitions apostoliques, que ces ambitions fussent condamnées à demeurer chimères, n'était-ce pas le sacrifice de tous les instants et le plus dur ? « Mes immenses désirs, a-t-elle avoué, sont pour moi le plus grand des martyrs. »

A ses sacrifices elle joignait ses instantes prières pour les missions. L'apostolat de la prière est à la portée de toutes les âmes. Il est surtout la vocation de la contemplative, de celle qui passe sa vie le regard sur Dieu pour adorer et bénir, mais aussi pour supplier et adorer.

Par la prière, Ste Thérèse comblera son aspiration de continuer d'être missionnaire, « jusqu'à la consommation des siècles ». A la veille de sa mort elle assurait le P. Roulland, qu'elle continuerait au ciel son intercession. Les faits montrent qu'elle a tenu parole. Si dans l'encyclique *Evangelii præcones* sur les missions, Pie XII pouvait enregistrer avec fierté les progrès réalisés depuis vingt-cinq ans par l'armée missionnaire, ne pouvons-nous pas remarquer que ces magnifiques conquêtes coïncident avec la période qu'inaugure la proclamation par Pie XI de Ste Thérèse comme patronne des Missions ?

Alors n'avons-nous pas raison de fêter ce jubilé thérésien pour un nouveau développement des missions et pour un développement du sens missionnaire chez les chrétiens ?

* *

Car il faut que ce jubilé ne soit pas seulement une commémoration historique, mais aussi une réalité vivante qui serve la grande cause des missions : enseignez toutes les nations...

Pour cela, marquons cette journée d'une prière et d'une résolution selon la recommandation du Souverain Pontife. Avec le Pape, invoquons ardemment Ste Thérèse « pour qu'au cours de cette année surtout, elle fasse tomber une pluie de roses plus abondante que jamais sur les terres immenses fermées encore ou trop peu ouvertes à la lumière de l'Evangile, sur celles en particulier où sévit le fléau d'une persécution larvée ou sanguinaire, qui ne pourra être pourtant que la semence de nombreuses et florissantes chrétientés ».

A cette invocation joignons l'action, la résolution d'aider nous aussi les missionnaires par nos prières, nos sacrifices, notre charité. Le Pape ne disait-il pas, dans un discours aux membres des Œuvres Pontificales missionnaires : « Tout véritable chrétien devrait être en quelque sorte apôtre et s'il est réservé à un petit nombre de partir en pays lointain, la patronne de toutes les Missions, Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, nous enseigne à faire de notre vie chrétienne de tous les jours une offrande apostolique hautement méritoire et efficace. »

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Patronne des Missions, bénissez vos missionnaires, donnez-nous une âme missionnaire !

CONFERENCES SUR LA VIE CHRETIENNE

XIII

LA VIE CHRÉTIENNE D'APRÈS LES EVANGILES SYNOPTIQUES

A la fin de notre dernière conférence, je vous invitais à scruter l'Evangile pour y trouver l'expression des exigences et de la grandeur d'une vie chrétienne authentique. Nous allons le faire ensemble, et pour cela diviser le travail. Nous nous bornerons aujourd'hui à esquisser les grandes lignes de la morale d'après les Evangiles synoptiques. Autant qu'on puisse condenser en trois mots un enseignement d'une profondeur inépuisable, nous dirons que nous trouvons là une doctrine de *renoncement,* une doctrine de *plénitude,* une *doctrine d'action.*

I. — *Vie de renoncement*

Le Décalogue n'est pas du tout la caractéristique du N. T., mais bien celle de l'A. T. et de la morale naturelle. Dans ce cas, où trouverons-nous dans l'Evangile l'équivalent du Décalogue, c.-à-d. un texte assez riche pour contenir l'essentiel de la morale chrétienne ? Sans nul doute dans les Béatitudes.

Pour bien comprendre celles-ci, il est bon de les référer à une catégorie de saints personnages de l'A. T. qui présagent le Nouveau : les *anawim.* Le mot est hébreu, son emploi peut paraître pédant, mais il est bien difficile de le traduire exactement : selon le contexte, les versions l'expriment assez différemment. Voici de quoi il s'agit.

Durant les derniers siècles avant Jésus-Christ, la communauté juive passa par de dures épreuves. L'esprit du jour, l'hellénisme, fit de grands progrès dans la masse, surtout chez les riches. Ceux-ci vivaient en païens, ne pratiquaient ni la Loi de Moïse, ni le culte de Yahvé. Les seuls Israélites restés fidèles à Dieu étaient les déshérités, les pauvres, les malheureux, les persécutés. Ceux-là, que le monde rejetait, trouvaient leur consolation dans la piété. Si bien que ce terme d'*anaw* (au singulier) signifie « le petit, l'humble, l'opprimé, le malheureux, le pauvre », puis, dans un sens encore plus technique, le « pieux » [1]. N'ayant rien à attendre de la terre, ces pauvres étaient tournés vers le ciel et vers l'avenir : sur la foi des prophètes, à la suite de Jérémie surtout, et soutenus par les psaumes, ils attendaient le Messie libérateur des opprimés.

De fait, les premières pages de l'Evangile nous montrent des *anawim* dans la personne de S. Joseph, de Siméon, d'Anne, et surtout de la Vierge Marie (rappelez-vous son *Magnificat).* Et les premières paroles prononcées par Jésus dans le Sermon sur la Montagne sont : « Bienheureux les *anawim* » [2].

Ses auditeurs ne pouvaient s'y méprendre : le Royaume des Cieux était bel et bien promis non pas aux puissants de ce monde, aux rois, aux riches, aux chefs d'armée, ni même aux Pharisiens ou aux Sadducéens : il était annoncé aux « pauvres », aux « doux », à « ceux qui pleurent », à ceux qui soupirent vers le ciel et qui « ont faim et soif de la justice », à ceux « qui ont le cœur pur », aux « pacifiques », et aux « persécutés pour la justice ». Vous le voyez, tous ces titres que nous trouvons dans les Béatitudes ne font qu'exprimer les divers aspects sous lesquels on se représentait les *anawim,* ces rebuts de l'humanité.

Il n'y a donc aucun doute à avoir sur cet aspect du christianisme : il est l'apanage de ceux qui ont renoncé au monde et qui, s'ils sont tenus par leur devoir d'état à manier les affaires, du moins ne s'y attachent pas et, au milieu même des richesses, gardent une « âme de pauvre », comme précise S. Matthieu.

La béatitude de la pureté est bien dans la même ligne, car si on l'interprète au moyen de l'ensemble de l'Evangile, il faut lui donner le sens non seulement de renoncement aux voluptés charnelles, mais d'éloignement absolu de tout ce qui n'est pas conforme à la volonté expresse de Jésus-Christ. On dit qu'une doctrine est pure lorsqu'elle n'est mélangée d'aucun apport étranger : hé bien, il faut dire que Jésus n'admet pas non plus les cœurs partagés ; il exige d'eux un don complet : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi (Mt., x, 37). Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple (Luc, XIV, 33). Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent » (Mt., VI, 24). Il sait que beaucoup d'hommes trouvent des prétextes pour refuser leur adhésion : il les met en scène dans la parabole des conviés aux Noces (Luc, XIV, 15-24) ; mais il n'admet pas ces excuses et il remplace ces invités par des pauvres, des *anawim.* Comme le dit un théologien : « Le renoncement chrétien est donc d'une rigueur absolue. Le Christ est d'un totalitarisme radical, selon l'expression de notre temps » [3].

Ce renoncement ne se restreint pas seulement aux biens extérieurs, mais même aux biens intérieurs : assurance prétentieuse, tranquillité pharisaïque du devoir accompli. Jésus veut comme disciples des humbles de cœur, qui, après avoir bien travaillé disent : « Nous sommes des serviteurs inutiles » (Luc, XVII, 10). Il condamne le pharisien qui se vante, mais absous le publicain qui baisse les yeux et se frappe la poitrine (Luc, XVIII, 9-12). Il exige, comme condition indispensable, qu'on devienne semblable aux petits enfants (Mt., XVIII, 4, XIX, 14).

Détaché, humble, entier dans son renoncement, le chrétien doit de plus avoir l'esprit de pénitence, car l'homme est un pécheur. Ce trait met le comble aux contrastes qui opposent le chrétien aux hommes du monde : « La doctrine de la déchéance de l'homme ne leur est pas seulement étrangère, mais violemment opposée : elle provoque un heurt » [4].

Voilà donc quelques traits fondamentaux de l'enseignement moral de Jésus. Fondamentaux, c.-à-d. non pas facultatifs, non pas conseillés, mais imposés comme condition *sine qua non* à l'entrée dans le Royaume de Dieu : ni l'avare, ni le jouisseur, ni l'orgueilleux, ni le cœur partagé ne peuvent faire leur salut. On reproche parfois au christianisme d'être fade, de tolérer les compromissions, de s'adapter si bien à toutes les situations qu'on peut se sauver à bon compte : c'est se tromper lourdement snr sa nature ; c'est prendre pour le christianisme une édulcoration traîtresse. Au contraire, le christianisme est fait

[1] A. Gelin, *Les Idées maîtresses de l'Ancien Testament,* p. 72.
[2] Id., *ibid.*, p. 73.
[3] Chan. Leclercq, *L'enseignement de la morale chrétienne,* p. 94.
[4] Id., *ibid.*, p. 74.

pour les âmes généreuses, éprises d'absolu, qui ont horreur de s'arrêter à mi-chemin et se donnent sans compter.

II. — *Vie de plénitude*

Si frappante que soit cette doctrine du renoncement, telle que nous la révèlent les Evangiles synoptiques, elle n'est cependant pas absolument neuve :

« En soi, la doctrine du détachement est peu originale, car on la retrouve dans la plupart des morales. Les sages grecs, chinois, hindous conseillent tous, non seulement l'ascèse charnelle, mais le renoncement aux vanités, aux ambitions. Qu'il s'agisse de la fortune, du pouvoir, des honneurs, tous invitent à renoncer, et on peut dire que rien n'est moins propre à l'Evangile. On a souvent relevé le parallélisme des préceptes de renoncement évangélique et de préceptes semblables, spécialement dans la sagesse hindoue, au point que certains ont cru pouvoir faire de Jésus un disciple de Bouddha » *(Ibid.*, p. 94).

Mais ce qui la distingue entre tous les systèmes inventés par les hommes, c'est sa relation avec Dieu. Nous le voyons dès les Béatitudes, où la récompense promise est « le royaume des cieux, la vue de Dieu, le titre de fils de Dieu, une grande récompense dans les cieux ». Tout l'Evangile est pénétré de cette révélation, et c'est cela qui donne à l'enseignement de Jésus une valeur hors pair :

« Le renoncement chrétien, une fois de plus, ne se comprend que dans l'ensemble de l'enseignement, et l'ensemble est dominé par l'amour divin, amour de Dieu pour l'homme, réponse d'amour de l'homme, don total qui produit identification à Dieu et entraîne un élan par lequel le disciple associé au Maître accomplit l'œuvre divine. Renoncer aux valeurs temporelles pour se donner aux éternelles n'est pas du pur renoncement : ce n'est du renoncement que comme on renonce aux marches inférieures quand on monte un escalier. Les termes de pureté et de libération, celui même d'ascension, conviennent mieux, parce qu'ils ne sont pas négatifs et que s'il y a du négatif, s'il y a un arrachement, celui-ci est dominé par l'aspect positif d'un envahissement de vie nouvelle, plus haute et parfaitement épanouissante » *(Ibid.*, 95-96).

Tout cela est facile à démontrer :

Les chrétiens doivent être *pauvres,* au moins en esprit, disions-nous. Mais c'est pour être riches de la puissance divine, car Dieu met ses ressources infinies à la disposition des indigents qui meurent de faim : « Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez... Ce sont les païens qui recherchent toutes ces choses. Or votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice et tout cela vous sera donné par surcroît »(Mt., VI, 25-34).

Les chrétiens doivent être impitoyables dans le *renoncement,* mais tous les biens terrestres renoncés leur seront rendus au centuple d'une autre manière dès ici-bas, et surtout ils auront Dieu lui-même comme récompense au ciel (Mt., XIX, 29). Ils doivent être *purs,* mais ils verront Dieu (Mt., V, 8). Ils doivent être *humbles,* effacés, mais c'est pour cela même qu'ils connaîtront la vérité : « Je vous bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits » (Mt., XI, 25). C'était déjà la même chose, du reste, dans l'A. T. Les Proverbes (I, 4, IX, 4), promettaient la sagesse aux petits *(Si quis est parvulus, veniat ad me),* aux petits, « littéralement, « aux ouverts », c.-à-d. aux âmes inexpérimentées, ignorantes, naïves, qui sont ouvertes à toutes sortes d'impressions bonnes ou mauvaises, et qui, exposées au péril de se laisser séduire par le mal, ont plus particulièrement besoin d'instructeur »[5]. Et la raison de ces faveurs accordées aux petits, c'est que dans le christianisme tout est grâce : la science et la vertu ne s'acquièrent pas précisément à la force du poignet, mais avant tout par la bonté de Dieu : « Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler » (Mt., XI, 27) ; « Frappez et l'on vous ouvrira » (Mt.., VII, 7).

Le chrétien enfin doit faire *pénitence,* mais quel accueil il reçoit de Dieu quand, à l'exemple du prodigue, il va se jeter repentant dans ses bras ! « Faisons un festin de réjouissance : car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé » (Luc, XV, 24).

Ainsi, dans les Evangiles synoptiques, nous sommes frappés par un trait essentiel du christianisme, et qui lui appartient en propre : c'est la merveilleuse fusion de l'humain et du divin en l'homme. Le chrétien est obligé, certes, à faire de gros sacrifices ; apparemment ces sacrifices portent sur des valeurs inaliénables : indépendance, prudence charnelle, etc. Celui qui les connaît paraît à première vue un être amoindri, mutilé ; mais il n'en est rien.

Pour parler net, il y a là un réel danger. C'est tout un art de savoir jusqu'à quel point il faut aller dans ce renoncement, dans cette mortification, dans cette humilité. Un art si difficile que bien peu le connaissent. Les uns exagèrent dans le sens de l'annihilation des valeurs humaines et aboutissent à une vie chétive. Les autres ne restent pas à ce stade négatif : ils prétendent faire l'ascension de la divinité, mais leur idéal (irréalisable, il va sans dire) est une transformation en Dieu où il ne reste plus rien d'humain.

« Quand le sens de Dieu se développe dans une religion, il arrive souvent à déshumaniser pour diviniser. On trouve cela déjà chez les néo-platoniciens qui aboutissent à une morale de retrait du monde et de recherche d'extase, et beaucoup plus intensément dans la sagesse hindoue. On publie actuellement beaucoup de textes religieux hindous et on y trouve une expression de l'ineffable divin souvent plus intense que dans la littérature chrétienne. C'est parce que la mystique hindoue efface le monde pour affirmer le tout de Dieu. Le christianisme est plus humain : il est même pro-

[5] Fillion, *La Sainte Bible commentée,* IV, p. 426.

fondément humain ; tout l'Evangile est baigné de bonté humaine et de sens de l'humain...

La position chrétienne est donc, ici encore, profondément originale, à égale distance des mystiques qui isolent Dieu du monde et des naturalismes qui replient le monde sur lui-même. Le terme « égale distance » est d'ailleurs peu exact, parce que le christianisme n'est pas entre les deux : il est étranger aux uns comme aux autres ; il est lui-même, n'est que lui-même, et on ne doit pas le comparer. Tout au plus peut-on, dans les autres doctrines, chercher ce qu'elles manifestent des aspirations humaines afin de montrer comment le christianisme y répond ».

Mais dans l'Evangile « le divin se développe dans l'humain, l'humain restant pleinement humain. C'est cela qui fait foncièrement le parfum de l'Evangile : c'est ce qu'il a de plus inimitable, de plus inexprimable » [6].

A nous d'approcher le moins imparfaitement possible de cet idéal !

III. — *Vie d'action*

Dans l'énumération des Béatitudes, nous n'avons pas parlé de la miséricorde. Ce n'est pas un oubli. C'est parce que cette vertu s'accorde plus exactement avec le sujet qui nous reste à traiter : l'action du chrétien, dont la miséricorde est une des plus belles formes.

Quand le chrétien s'est mis à l'école de Jésus, quand il a appris à se renoncer totalement, et que dans ce renoncement il a trouvé accès auprès du Père céleste sans pour cela rien perdre de ses valeurs humaines, que lui reste-t-il à faire ?

Si nous en jugeons avec notre mentalité de catholiques pratiquants du XX^e^ siècle, nous serons tentés de dire : le troisième grand devoir du chrétien est le culte liturgique. Certes, nous le savons, le culte religieux est essentiel : il est le moyen social d'honorer Dieu et de recevoir sa grâce.

Mais si nous étudions l'Evangile, nous y trouvons une autre perspective : il n'y est guère question de culte, mais beaucoup plus de la pratique des vertus, et surtout de la charité envers le prochain.

Dans le grandiose tableau du jugement dernier, Notre-Seigneur nous dit quels seront les élus et quels les damnés : les élus seront ceux qui auront pratiqué la charité envers Jésus dans la personne du prochain ; les damnés seront ceux qui auront méprisé Jésus dans ce même prochain (Mt., XXV, 31-46). C'est donc l'amour de Dieu qui sauve, mais un amour actif, au service du prochain. Il ne suffit pas de prier, il faut agir : « Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le Royaume des Cieux, mais bien celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les Cieux » (Mt., VII, 21). Et le grand commandement du Père est, avec l'amour de Dieu, l'amour du prochain : « A ces deux commandements se rattachent toute la Loi et les Prophètes » (Mt., XXII, 40).

« C'est donc clair : le signe décisif est l'amour du prochain. Le texte qu'on vient de lire (Mt., XXV, 31-46) est fondamental, non seulement par les actes qu'il énumère, mais par ceux qu'il passe sous silence. La forme d'activité qui authentique le chrétien n'est pas la prière ou le culte, ni la mortification, ce n'est pas d'aller à la messe et de faire maigre le vendredi. Sans doute fera-t-il cela aussi : si Dieu tient dans le christianisme la place que nous avons vue, la prière, entretien du fils avec son père, sera comme la respiration de l'âme, tellement spontanée qu'on ne songe pas à en faire mention ; et nous avons vu aussi la place du renoncement. Cependant, malgré cela, ce n'est pas à ces signes que le chrétien se reconnaît, c'est à la charité, à la charité seule, et, dans la charité, à l'amour du prochain » [7].

Nous autres, catholiques, nous avons sûremen à opérer un sérieux redressement de perspective sur ce point. Nous envisageons trop souvent la caractéristique du chrétien comme consistant dans l'observation des préceptes ecclésiastiques. Quand ceux-ci vont de pair avec une vie morale et théologale exemplaire, c'est très bien. Mais si nous leur donnons le premier rang, nous nous trompons. Déjà dans l'A. T. les prophètes et les auteurs sapientiaux eurent à lutter contre cette tendance : ce qui prime, répètent-ils, c'est la vertu :

> « Pratiquer la justice et l'équité
> est aux yeux de Yahvé, préférable aux sacrifices ».
> (Prov., XXI, 3).

A plus forte raison le chrétien doit-il avant tout pratiquer toutes les vertus, non seulement les vertus de renoncement que nous avons énumérées, non seulement les vertus théologales d'union à Dieu, comme nous venons de le voir, mais les vertus agissantes de justice, de charité, de miséricorde. L'Evangile est rempli de cette doctrine : rappelez-vous la parabole du serviteur impitoyable (Mt., XVIII, 23-35). Rappelez-vous la nécessité du pardon « septante fois sept fois » *(ib.*, 22), et la défense de juger (Mt., VII, 1-5), et l'amour des ennemis (Mt., V, 44), et la générosité à l'égard des importuns (Mt., V, 40-42), et la parabole du bon Samaritain (Luc, X, 29-38) et surtout rappelez-vous l'exemple du Seigneur lui-même et de ses Apôtres.

Jésus, en effet, ne s'est pas singularisé par une vie d'ascète ou de contemplatif. Il a gagné sa vie comme un ouvrier, tant qu'il n'a pas eu l'âge légal qui permettait aux Juifs de parler en public. Et au cours de sa vie apostolique il a surtout mené une vie active, prenant sur ses nuits pour prier, et ne se dérobant aux foules qu'à la dernière extrémité.

Certes il ne faudrait pas tomber d'un excès dans un autre. Sous prétexte de recours aux sources du christianisme, il ne conviendrait pas de négliger tout le progrès moral et cultuel qui s'est réalisé dans l'Eglise au cours des siècles sous l'action du Saint-Esprit. La vie contemplative est voulue par lui, la vie liturgique aussi. Beaucoup de saints ont passé leur existence dans les déserts ; d'autres dans les monastères, sans plus d'action directe sur

[6] Leclercq, *op. cit.*, p. 100-101.

[7] Leclercq, *op. cit.*, p. 105.

lontés de la paroisse (cf. la parabole des ouvriers de la onzième heure).

3° *Les institutions* : L'école libre, les mouvements d'enfance, la paroisse : toutes doivent soutenir, aider l'œuvre du catéchisme. Ainsi tous les chrétiens partagent la charge de la sanctification de l'enfance. Eux aussi doivent l'exemple : (penser au scandale, non seulement par action, mais souvent par... omission). Tous doivent prier pour les enfants du catéchisme : « Pour qu'ils vous connaissent, vous le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ » (Jo., XVII, 3). Le devoir de la prière apostolique doit commencer par cette œuvre.

* *

Conclusion. — Ne pas oublier, toutefois, que l'œuvre n'est pas à taille humaine. Il s'agit d'un travail spirituel. Et le maître, en ce domaine, c'est Dieu. « Personne ne vient à moi, si le Père, qui m'a envoyé, ne l'attire » (Jo., VI, 44 ; cf. Mat., XI, 25-27).

Confions-lui les enfants de la paroisse, qu'il bénisse le travail du catéchisme. Qu'il nous aide à ne pas galvauder son œuvre pour laquelle il a livré son Fils unique. Jésus est mort pour que tous les enfants à nous confiés aient la vie, la vie éternelle. Il demande notre concours, sous la forme que la Providence indique pour chacun d'entre nous, afin que s'édifie son Corps mystique, qu'il s'accroisse dans la charité (cf. Eph., IV, 12-16).

RETRAITE EVANGELIQUE POUR JEUNES FILLES

Troisième jour

XII

L'ENTREE DE JESUS A JERUSALEM

Mes chères Enfants,

Nous voici arrivés au terme de notre retraite. L'Evangile a-t-il fixé votre imagination, éclairé votre cœur, entraîné votre volonté ? Je l'espère. Reste à assurer la persévérance, en vue de quoi nous allons méditer l'entrée de Jésus à Jérusalem, et son lendemain.

Relisons le texte sacré : (Math., XXI, 1-9 ; Marc, XI, 8-10 ; Luc, XIX, 36-44 ; Jean, XII, 12-19).

« Le grand nombre de ceux qui s'étaient trouvés avec Jésus, lorsqu'il appela Lazare du tombeau et qu'il l'avait ressuscité des morts, lui rendaient témoignage. C'est pour cela que la foule vint au-devant de lui, parce qu'on avait entendu dire qu'il avait opéré ce miracle.

Et partout où il passait, la foule étendait ses vêtements le long du chemin, d'autres coupaient des branches et des feuillages aux arbres et les jetaient sur le chemin.

Lorsqu'il approcha de la descente de la montagne (des Oliviers) tous les groupes de ses disciples transportés de joie, commencèrent à louer Dieu à haute voix de toutes les merveilles qu'ils avaient vues, et ils disaient : Béni soit le Roi qui vient au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel ! Hosanna au plus haut des cieux !

Alors quelques-uns des Pharisiens qui étaient dans la foule lui disent : Maître, faites taire vos disciples. — Il leur répondit : « Je vous le déclare, si ceux-ci se taisent, les pierres elles-mêmes crieront. » Et tous ceux qui allaient devant, et ceux qui suivaient, criaient et disaient : « Hosanna au fils de David ! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le règne qui vient de David notre père ! Hosanna au plus haut des cieux ! »

Quand Jésus fut près de Jérusalem, et qu'il vit cette ville, il pleura sur elle en disant : « Ah ! si tu reconnaissais au moins en ce jour qui t'est donné ce qui peut te procurer la paix ! Mais tout cela est maintenant caché à tes yeux. Aussi viendra-t-il pour toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées ; ils te serreront et t'enfermeront de toutes parts ; et ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont dans tes murs, et ils ne laisseront point en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée ! »

* *

Où se passe cette scène ? Sur le chemin qui descend du mont des Oliviers à Jérusalem. Jésus est monté sur un ânon selon la prophétie de Zacharie (IX, 9) et c'est dans cet humble appareil qu'il veut faire son entrée dans la ville. Il est entouré d'une foule immense de peuple, où toutes les classes sont confondues : curieux et fidèles, pharisiens venus pour le tenter et le surprendre, personnes sincères témoins oculaires ou auriculaires de la résurrection de Lazare. Voyez l'enthousiasme qui règne chez le plus grand nombre. Entendez les cris de joie ; hosannas, vivats, bénédictions, fusent de tous côtés. Jésus sourit à la foule, remercie de la voix et du geste, et il s'avance lentement sur un tapis de fleurs, de verdure, de vêtements, dont on a jonché la route.

Ne sont-ce pas là les sentiments que vous éprouvez à l'égard de N.-S., à la fin de cette retraite ? Sentiment de joie : celle-ci est un fruit du Saint-Esprit, et elle accompagne ou suit généralement l'œuvre de Dieu dans les âmes : « Pax et gaudium in Spiritu Sancto » (Gal., I, 2). Sentiment de **reconnaissance** pour les grâces que vous avez reçues, les saintes pensées, les pieux désirs, les généreuses résolutions qu'elle a fait germer dans vos esprits et dans vos cœurs. Sentiment **d'amour** pour un Dieu de bonté qui, après vous avoir appelées à la retraite, vous y a accueillies avec tant de tendresse et de miséricorde. Sentiment d'**enthousiasme** enfin et de bel **optimisme**, car vous voilà décidées plus que jamais à travailler pour lui, au-dedans de vous par le recueillement, la vie intérieure, le triomphe sur vos passions, et en dehors par le zèle apostolique, et la donation généreuse de tout vous-mêmes aux œuvres de l'Action catholique.

Dieu soit loué ! Comme le Cœur de Jésus est content ! Avec quels yeux chargés de bonheur il vous contemple en ce moment ! Les anciens expliqueraient mystiquement les fleurs, les branches, les vêtements, la verdure que vous jetez en ce moment sous les pieds de Jésus. Ils y verraient précisément les sentiments dont je viens de parler. Les fleurs, sourire de la nature, sont la joie ; les branches représentent le travail de l'âme ; les vêtements qui jonchent le sol sont l'image du dépouillement ; la verdure, jeunesse de la campagne, symbolise le renouveau opéré par la retraite. Si votre cœur actuellement est silencieux, il n'en répète pas moins dans son muet langage : **Hosanna ! Béni soit Celui qui est venu nous visiter !** Il est le Seigneur, nous devons l'adorer. Il est le Maître, nous devons lui obéir. Il est notre Rédempteur, nous devons l'aimer. Il est l'Ami, le Frère, nous devons à son amour consacrer notre vie !

* *

J'interprète bien, n'est-ce pas, mes enfants, ce qui se passe en vous ?

l'extérieur ; ces formes de sainteté ont leur raison d'être dans le Corps mystique de l'Eglise, où les fonctions sont variées. Mais il est permis de penser, avec S. Thomas, que la forme la plus parfaite de vie chrétienne, celle-là même qui a été choisie par le Christ et ses disciples, est la vie mixte, c.-à-d. une vie de contemplation qui déborde en action. Si bien que des saints tels que S. Bernard, S. Dominique, S. François, Ste Catherine de Sienne, Ste Thérèse d'Avila, etc., qui ont réalisé à merveille l'équilibre entre la vie d'oraison et la vie active, sont les représentants les plus authentiques de la doctrine évangélique.

Et surtout nous devons retenir de ces exemples que, même les âmes qui ont une vocation contemplative ne doivent pas se séparer du monde par égoïsme, mais pour agir sur lui d'une manière plus spirituelle.

* *

Tels sont les trois principes qui semblent éclairer la doctrine des Evangiles synoptiques. Il va sans dire que des résumés aussi schématiques sont loin de dispenser de l'étude directe des textes. Sans doute, des exposés doctrinaux sur le sens de l'Ecriture Sainte sont nécessaires : il suffit de voir à quelles absurdités aboutissent les protestants de toutes couleurs, aujourd'hui comme toujours, dans leur interprétation personnelle de la Bible, pour être à jamais guéri de la tentation de faire comme eux. Mais une fois qu'on a recouru à l'Eglise catholique, à ses exégètes et à ses théologiens, il est indispensable de lire l'Evangile lui-même. Notre-Seigneur a des expressions inimitables, ses paroles sont d'une profondeur insondable, son enseignement est d'une fraîcheur toujours nouvelle : rien ne vaut la fréquentation assidue de l'Evangile. Depuis deux mille ans, les plus grands génies se sont formés en le méditant. Bossuet, par exemple, regardait le N. T. comme la source de toute piété et de toute doctrine ; il l'avait toujours à la main, il ne partait jamais en voyage, ne fût-ce que pour une heure ou deux, sans faire mettre dans sa voiture son N. T. et son bréviaire : « Je ne pourrais vivre sans cela », disait-il. Que son exemple, et celui de tant de génies chrétiens soit une leçon pour nous.

POUR LA RENTREE DES CATECHISMES

(Plan)

L'ŒUVRE. — LES AIDES NÉCESSAIRES

Annoncer les dates et heures de reprise des catéchismes.

Nécessité pour le prêtre de bien mettre ses paroissiens en face du but qu'il entend poursuivre, et de rappeler sur quels aides il compte s'appuyer.

I. — *Le but du catéchisme*

Il s'agit d'éveiller, de former des chrétiens. Or un chrétien est celui : qui vit de la vie même du Christ, c.-à-d. de la vie divine déposée en nous par la grâce, — qui aime le Christ, — dont la vie est greffée sur celle du Christ, et alimentée par elle.

Donc catéchiser un enfant, c'est faire de lui *un vivant,* un *vivant de la vie surnaturelle :*

a) cette vie est donnée au baptême à l'état de germe, il faut la développer.

b) Cette vie est mystérieuse, intérieure. Mais elle a toute une histoire : elle vient de Dieu, par le Christ, par l'Eglise, par les sacrements.

Un des buts du catéchisme : faire connaître cette histoire de la vie divine.

c) Cette vie a ses lois, elle doit être nourrie, préservée : dans ce but Dieu a donné des commandements que tout chrétien doit connaître.

Le catéchisme a donc pour but : révéler au petit chrétien ce qu'il était jusqu'alors inconsciemment : un vrai fils de Dieu ;

lui apprendre à vivre en cette qualité d'enfant de Dieu ;

lui faire connaître tous les moyens mis à sa disposition pour y réussir.

Ces premières données permettent de bien situer le catéchisme *en tant qu'enseignement* dans la vie chrétienne.

Il a une grande importance : il est à la vie chrétienne ce que sont les fondations à une maison : une âme sans connaissances religieuses profondes manque de garantie, de sécurité.

Cependant il *n'est pas la vie chrétienne* elle-même. Il ne suffit pas pour être bon chrétien, de bien connaître la sagesse et la morale ; il faut en vivre.

On peut très bien exceller dans la théologie et demeurer une franche canaille (cf. *Imitation* I, ch. I, 2). Comme on peut parfois être pauvre en doctrine religieuse et cependant vivre saintement (ex. : le Curé d'Ars, Ste Bernadette). Un perroquet répète des formules humaines et cependant il n'est pas un homme. Un enfant peut très bien débiter ses leçons de catéchisme et cependant ne pas vivre en chrétien.

Par conséquent :

— le prêtre ne vise pas, avant tout, à meubler des intelligences, mais il veut vivifier les âmes en les instruisant et en faisant comprendre la doctrine ;

— le prêtre ne vise pas à préparer les enfants à l'examen du catéchisme comme un instituteur prépare ses élèves au certificat d'études. La communion solennelle n'est pas la récompense d'un examen. Elle est, à l'heure actuelle, marquée surtout par une profession de foi solennelle et par un engagement au service du Christ, à bien vivre en chrétien. L'examen de catéchisme n'est qu'un moyen d'appréciation des efforts fournis par les enfants qui se préparent à cet engagement.

L'œuvre du prêtre-catéchiste est délicate et complexe. Pour la conduire à bien, il a besoin d'aides.

II. — *Les aides sur lesquels le prêtre doit s'appuyer*

1° *Les parents.* Ils sont les premiers responsables de l'éducation de leurs enfants, de l'éducation religieuse, comme de l'éducation profane. Le catéchisme n'est pas, d'abord, « l'affaire du curé », c'est, d'abord, *leur* affaire.

Ils doivent : comprendre le but du catéchisme, — envoyer régulièrement leurs enfants, — les aider à apprendre leurs leçons, — témoigner, par leur exemple, en faveur d'une vraie vie chrétienne. (Insister sur cette importance de l'exemple.)

2° *Les catéchistes :* Les enfants sont souvent trop nombreux : le prêtre seul ne peut suffire à la tâche.

— Pour les plus petits, dames et jeunes filles ont, de par leur instinct maternel, une compréhension plus spontanée de leur psychologie. Appel aux bonnes vo-